

**www.e-rara.ch**

## **Voyage pittoresque autour du monde**

**Dumont d'Urville, Jules-Sébastien-César**

**A Paris, MDCCCXXXIV [1834]**

**ETH-Bibliothek Zürich**

Shelf Mark: Rar 6081

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-23445>

Chapitre XXVI. Malaisie. - Bornéo.

---

### **www.e-rara.ch**

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

---

**Nutzungsbedingungen** Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

**Terms of Use** This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

**Conditions d'utilisation** Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

**Condizioni di utilizzo** Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

de Lawaijang, dans lequel les Hollandais possèdent le fort Frederick-Henrich. Le bambou est une des richesses de cette île. Sur ses côtes, se pêche le *noord-kaper*, baleine dont la graisse donne de l'huile et dont la vessie renferme de l'ambre. Les peuples du littoral, presque tous mahométans, sont des négocians adroits et d'habiles navigateurs. Ils exportent des nids d'oiseaux, de l'huile de poisson, de l'ambre et d'autres produits, contre des dents d'éléphants, des étoffes de soie et du fer. L'île renferme quelques kangarous d'Arrou.

Entre Florès et Timor, se prolongent quelques îles qui semblent continuer la chaîne malaise courant de Sumatra jusqu'à Timor. Là, se trouvent SABRAO, régie par un sultan qui réside à Adimara; LOMBLEM, livrée à des rajahs indépendans; PANTER et OMBAY, habitées par des peuplades guerrières, barbares et même anthropophages.

Au S. de Florès, est l'île SUMBA, nommée aussi Sandelbosch ou Sandal-Wood (bois de sandal), dénomination empruntée, sans doute, aux Malais qui la nomment Tchindana. Ses côtes méridionales, adores et escarpées, semblent être désertes. La partie N. se compose de steppes sans végétation. Sur la côte O., se trouvaient ces pêcheries de tripangs, assez renommées avant que le golfe de Carpentarie eût offert ces holothuries en plus grande abondance. Le sandal lui-même, qui a donné son nom à l'île, y est moins beau qu'à Timor, et on ne prend plus la peine de l'exploiter. Le coton, en revanche, y fait l'objet d'un commerce assez important. On trouve dans l'île des chevaux, des porcs, des buffles, des faisans, et l'oiseau à gros bec que les Hollandais nomment *jaarvoogel* (oiseau à années), parce que son âge est facile à reconnaître au nombre des boutons qui poussent sur son bec. Les insulaires, mélancoliques et tristes, sont de haute taille, mais assez mal faits. Leurs armes sont des piques, des boucliers et des sabres qu'ils manient adroitement.

Les petites îles SAVOU sont mieux connues que Sumba. On en compte trois : Savou, Benjoar et le Nouveau-Savou, situées à vingt lieues de Rottie à l'O. N. O. Le Nouveau-Savou est un îlot qu'on croit inhabité, îlot d'ailleurs très-riant, que signale un piton qui le domine. Plus à l'E. est Benjoar, haute et boisée dans ses cinq lieues de diamètre; enfin Savou, la plus importante du petit groupe, couverte de cases et de forêts de cocotiers qui viennent baigner leur pied jusque dans la mer. La meilleure baie

de Savou est celle de Timo à la pointe S. E. Cook mouilla à Seba dans le N. O.

D'abord vassale des Portugais, Savou est maintenant une dépendance hollandaise. Elle est divisée en cinq Etats : Laai, Seba, Redguia, Timo et Massara, qui peuvent ensemble mettre sur pied de cinq mille à sept mille combattans. La végétation de Savou, ses produits dans les divers règnes, sont à peu près les mêmes que ceux de Timor. Les naturels, marqués au type mixte de Malais-Océaniens, sont gouvernés par des rajahs qui, depuis un temps immémorial, vivent ensemble dans les rapports les plus pacifiques. Comme à Timor et dans presque toutes les îles malaises, l'esclavage est en vigueur à Savou. La religion des habitans est une espèce de polythéisme fort difficile à préciser. Leur nourriture consiste en cochons, buffles, volailles et poissons, en patates, ignames et légumes. Le toddy, liqueur fermentée du palmier, est leur boisson favorite : le sirop nommé *goula* ressemble à de la mélasse. L'usage du bétel et le tatouage continuent à indiquer cette tendance d'emprunts, les uns au continent indien, les autres aux archipels de l'Océanie. Le reste des usages, tels que costume, mœurs, épilation, parures d'or et de pierres précieuses, langue, pratiques civiles et religieuses, trouvent leurs analogues dans les groupes malais que nous avons décrits ou qui nous restent à décrire.

## CHAPITRE XXVI.

MALAISIE. — BORNÉO.

Après deux jours de relâche à Coupang, le *Siva* en repartit le 18 septembre, remonta tout de suite vers le N., franchit le détroit entre Ombay et Solor, passa au S. de l'île Madou; puis, prolongeant la côte occidentale du groupe Sallayer, il reconnut, le 23, la pointe S. de Célèbes, s'éleva un peu en latitude pour dépasser le groupe d'îles basses connues sous le nom de Roulo-Laut, doubla le cap Salatan, et jeta, le 26 septembre, un pied d'ancre à l'entrée de la rivière de Banjermassing, devant le principal poste qu'occupent les Hollandais sur la grande île de Bornéo. Là, le capitaine Norbott ne crut pas prudent de s'engager dans le fleuve; il attendit que l'agent de la résidence fût venu à bord pour conférer avec lui. Le sol de Bornéo n'est pas sûr pour les Européens. La catastrophe récente du major Muller est un exemple fatal de l'accueil que les naturels leur réservent. C'est donc de loin et à l'ancre que je pus observer cette terre. Bornéo, la plus grande île du globe après Ma-





1. Palais du Résident à Sumbawa.



2. Un Habitant de Matore.

Madagascar et après la Nouvelle-Hollande, si tant est que la Nouvelle-Hollande soit une île, Bornéo que les naturels nomment *Brunai*, suivant quelques auteurs, *Varouni* selon M. Hamilton, et *Klematan*, selon M. de Rienzi, est une terre de trois cents lieues du S. au N. sur une largeur qui varie de cinquante à deux cent cinquante lieues. Elle est comprise entre 4° 20' lat. S. et 7° lat. N. et entre 106° 40' et 116° 45' long. E. L'immense largeur de cette île a empêché les Européens de pénétrer dans cette vaste contrée. A diverses reprises, des essais de colonisation ont été entrepris, puis délaissés. La première tentative fut faite par les Anglais, vers 1774, sur l'île de Balambangan, située à la pointe N. E. de l'île, et à proximité de ce qu'on nomme le Bornéo propre; mais cet établissement, placé à quelques milles de l'archipel Soulou, d'où sortent les plus hardis pirates des mers malaises, fut bientôt dévasté et détruit. Les colons eurent grand-peine à se réfugier sur Poulo-Condor, île cochinchinoise. Une nouvelle expérience sur le même point, en 1803, n'a pas été plus heureuse.

Les Hollandais n'ont pas négligé non plus de se créer des pieds-à-terre sur le littoral. Leur premier essai n'eut toutefois que des résultats diplomatiques. Par suite d'un accord fait avec le sultan de Bantam (district javanais), en sa qualité de suzerain des royaumes de Landanak et de Sucadana sur Bornéo, ils purent s'établir à Pontianak, dont ils acquirent alors la suzeraineté. Plus tard encore, à la suite de services rendus au sultan de Banjermassing, ils obtinrent de fonder une espèce de comptoir dans le ressort de ce nom. Ce prince, en reconnaissance d'un secours accordé, s'engagea, en 1787, à accepter le patronage de la Hollande, et à recevoir d'elle ses Etats comme fiefs héréditaires, à l'exception de quelques districts sur la côte et de la moitié de la province de Dousoun, que la Compagnie s'adjudgea en propre. En même temps, elle se réserva l'administration des douanes et des mines, dont les revenus devaient être partagés entre elle et le sultan, à l'exception des mines de Doukou-Kanang et de Doukou-Kirie, qui restèrent exclusivement au prince. Ce traité pourrait paraître difficile à comprendre, si on ne se rappelait que Banjermassing était depuis long-temps une succursale du royaume javanais, et qu'à l'époque du florissant empire de Madjapahit, les princes de Bornéo étaient des Javanais tributaires du grand empereur.

Ainsi, d'un côté, Pontianak sur la côte N. O., puis Banjermassing sur la côte S., furent les

points sur lesquels les Hollandais cherchèrent à fonder et à maintenir leur suprématie. On ajoute que, depuis lors, ils ont essayé d'en faire autant sur la côte orientale de Bornéo, dans le royaume de Coti, dépendance de Soulou; mais les résultats ne semblent pas avoir été heureux.

En tous temps, et sur tous les points de cette côte, la puissance européenne n'a jamais été ni sûre ni assise. On a pu camper quelques jours sur le territoire bornéen, s'y maintenir, grâce à des amitiés royales inconstantes et changeuses, y trafiquer en paix et s'y faire respecter pendant quelque temps; mais il est rare que des catastrophes fatales ne soient venues déranger une possession que l'on aurait pu croire durable, et que les perfidies des naturels n'aient dérangé les plans des gouvernemens colonisateurs et des agens qui opéraient en leur nom. Le capitaine Padler, égorgé en 1769; les Anglais chassés en 1774 de Balambangan; un capitaine hollandais massacré en 1788, avec tout son équipage en rade de Bornéo, à l'heure du dîner; le capitaine Pavin, en 1800, tombant dans un guet-apens pareil, que *le Rubis* n'évita à son tour que par miracle; des scènes, des surprises analogues, renouvelées en 1803, 1806, 1810 et 1811; enfin, de nos jours, l'assassinat du major Muller, autre Clapperton, qui s'était dévoué à l'exploration intérieure de Bornéo: tout témoigne combien sont précieuses les espérances de ceux qui rêvent des établissemens sérieux sur ce vaste et fécond littoral, et qui, dans l'ardeur de leurs théories d'exploitation, embrassent les mines d'or que recèlent ses montagnes, les bois précieux dont elles sont tapissées. Sans des dangers si grands et si réels, ce serait presque une honte pour la géographie, dans un moment où les moindres coins du globe sont minutieusement explorés, de voir qu'une terre de mille lieues de tour, aux portes de l'Asie, au milieu d'un archipel civilisé et peuplé, reste plus inconnue que les contrées les plus sauvages et les plus lointaines.

La côte de Bornéo paraît évidemment le résultat d'attérissemens successifs formés par les fleuves vastes et limoneux qui découlent de l'intérieur de l'île. On va même jusqu'à croire que cette grande terre est composée de plusieurs terres qui, à la longue, ont été réunies. Selon quelques traditions malaises, la montagne de Gounong-Kandang, dans le district de Landak, aujourd'hui située à neuf lieues dans l'intérieur de Bornéo, se trouvait, au commencement du xve siècle, dans une île séparée de la terre ferme, et nommée Poulo-Kandang. Cette marche d'al-

lutions progressives continue encore, surtout sur la côte occidentale de l'île, où les habitans construisent leurs maisons sur des pilotis enfoncés dans la vase.

Cette île est coupée dans tous les sens de fleuves et de rivières, parmi lesquels on doit citer le Banjermassing et le Pontianak. Le Banjermassing prend, à ce que l'on croit, sa source dans le lac Keney-Ballou, situé au N. E. de l'île, lac immense que les naturels appellent une mer et que M. de Rienzi semble seul avoir reconnu. Ces cours d'eau contribuent à faire un vaste marécage de toute la partie littorale. Mais au-delà, et à quelque distance dans l'intérieur, commence un système de montagnes dont le plus haut sommet est celui qu'on a désigné sous le nom de mont de Cristal. Toutes ces roches de l'intérieur semblent être de formation primitive. On n'y voit aucun de ces blocs trapéens si communs dans les îles situées plus au sud, et nommées par les géographes chaîne de la Sonde. On a été porté à en conclure que les tremblemens de terre étaient inconnus à Bornéo. Ces montagnes semblent abonder en minéraux; on y trouve de l'or, de l'antimoine, du zinc, de l'étain et du fer. Les diamans y sont des plus beaux que l'on trouve sur le globe. Ceux des districts de Landak et de Banjermassing sont particulièrement renommés. Parmi les animaux, on distingue l'éléphant, le rhinocéros, une espèce de léopard, l'ours, le cheval, le porc, la chèvre, le chat, le chien et toutes les volailles de basse-cour. L'éléphant, le rhinocéros et le léopard ne paraissent que dans les districts septentrionaux, et on ne les retrouve plus dans aucun archipel à l'E. de cette longitude. Le buffle est aussi originaire de Bornéo, ainsi que l'orang-outang qui y a sa véritable patrie. C'est de là sans doute que ce quadrumane est allé sur l'île de Sumatra, où nous avons déjà observé ses mœurs étranges et curieuses. Dans les mers d'alentour, on pêche des perles, des tortues et des tripangs. Le règne végétal offre le riz, le sagou, le poivrier noir, le camphrier, le citronnier, les ignames, le bétel, etc. Les choux palmistes forment la principale nourriture des indigènes. Les forêts renferment des arbres d'une hauteur prodigieuse; les uns excellens comme bois de construction, les autres comme bois de teinture. Quelques-uns fournissent un camphre très-estimé, d'autres la racine odoriférante qui porte le nom de benjoin. Le rotang abonde sur toutes les parties de l'île et y est l'objet d'une exportation considérable. Le coton, le gingembre, la muscade, le girofle, y ont réussi.

De ces généralités, si l'on passe à des observations spéciales, il faut séparer le pays en régions : 1° les États du Bornéo propre; 2° le pays des Dayaks, ou résidence de Pontianak sur la côte N. O.; 3° les États de Banjermassing, situés sur la côte méridionale et orientale, y compris les États de Cotti. Ces trois divisions principales sont sujettes à une foule de subdivisions, sans compter celles que les indigènes reconnaissent à leur tour pour tous les pays d'intérieur.

Le BORNÉO PROPRE confine d'un côté aux Dayaks, de l'autre aux Dousouns et aux Tataos. Il a pour enclaves les îles Malawelli, Banghi et celle de Balambangan, où les Anglais cherchèrent à deux reprises, en 1774 et 1803, à fonder un comptoir. C'est dans son rayon que le célèbre Alexandre Dalrymple voulait fonder la capitale imaginaire d'un royaume polynésien.

Les naturels du Bornéo propre sont un mélange de Kayans, de Souliens, d'Idaans, de Malais originaires de Jehore, de Biadjous, de Tidouns, de Marouts, de Dousouns et d'une foule d'autres peuplades. Parmi eux, les Malais dominant et par le nombre et par la civilisation. Les autres tribus sauvages, qu'on peut appeler, avec M. de Rienzi, les Harfours de Bornéo, vont nues, avec un morceau de toile de coton ou d'écorce d'arbre roulé autour des reins. Quelquefois les guerriers kayans portent des habits et des bonnets de peau de léopard. Leurs armes sont la sarbacane, qui lance des flèches empoisonnées, l'épée, la lance et de longs boucliers. On parle même de canons qui existent dans la capitale des Kayans; mais c'est là peut-être une vision de voyageurs. Ces diverses tribus sont, en général, farouches, sanguinaires, coupant des têtes par plaisir, et s'en faisant des trophées pour orner leurs demeures. Elles habitent ou des maisons immenses élevées sur pilotis, ou de petites cases en bois recouvertes de feuillage. Les grandes maisons logent un hameau entier, cent, deux cents personnes.

On ne sait pas jusqu'ici quel peut être le culte des Bornéens, ni jusqu'à quel point le sentiment religieux se mêle à leur vie sauvage. Ostensiblement, ils n'ont ni prêtres, ni temples, ni idoles. Ils croient pourtant aux bons et aux mauvais présages. Aucun alphabet n'existe pour eux, ce qui les classe au-dessous des insulaires des groupes voisins, dont chacun a le sien.

Tout ce qu'on sait de leur gouvernement ne regarde guère que les côtes où la race malaise domine. Aussi y retrouve-t-on, en grande partie, l'organisation que nous avons analysée en par-

lant de Sumatra. Le roi, le sultan, *radjah* ou *jandgi per toaan* (celui qui est seigneur) n'a pour contre-poids à une autorité presque absolue que l'influence négative des *pandjersans* ou princes du pays, sorte d'aristocratie territoriale qui se retrouve dans les autres archipels. Ces *pandjersans* se partagent les grandes charges de l'État. L'un est le *bandahara* ou chargé du pouvoir exécutif; l'autre, le *degadong* ou surintendant de la maison du sultan; celui-ci, le *domongong*, général des armées; celui-là, le *pamancha* ou juge. Les revenus du souverain consistent en tributs volontaires, presque toujours perçus en nature.

Cette partie de l'île, connue sous le nom de Bornéo propre, stérile aujourd'hui et presque improductive, serait susceptible de grandes améliorations, soit agricoles, soit commerciales. La capitale, Bornéo, située à quinze milles de l'embouchure d'un fleuve navigable et résidence du sultan, est une ville importante et peuplée de 10,000 habitans. Bâtie sur pilotis et coupée de petits canaux, elle ressemble, d'après M. de Rienzi, à une petite Venise. Comme dans la terre des Papous, les maisons communiquent l'une à l'autre par de petits ponts faits d'une seule planche. La forteresse du pays est seule construite en terre-ferme.

Ainsi placée sur une rivière navigable pour des bâtimens de 300 tonneaux, à portée de la Chine, des Philippines, de l'Archipel de Soulou et du royaume de Siam, Bornéo entretenait jadis un commerce considérable que de récentes guerres civiles ont bien amoindri. Dans le temps où ce commerce florissait, deux jonques chinoises venaient annuellement de Siang-Fai (province de Nanking), deux de Lio-Po (province de Chan-Si), une enfin de Canton. Macao y envoyait aussi des navires portugais. Le commerce avec ces ports avait pour agens immédiats des colons chinois, que l'intérêt avait poussés sur ce marché créé et agrandi par eux. Les relations entre Bornéo et Soulou, d'actives qu'elles étaient jadis, sont maintenant nulles; celles avec Manille ont aussi bien déchu. Les affaires les plus suivies de Bornéo sont aujourd'hui avec Sincapour et la presqu'île de Malacca. Depuis que l'anarchie la plus horrible dévaste cette contrée, les Européens n'osent y risquer leurs armemens, quoiqu'ils n'aient jamais eu à se plaindre des Bornéens. A l'époque où les habitans de Soulou chassèrent les Anglais de Balambangan, les insulaires de Bornéo accueillirent les fugitifs avec la plus grande bienveillance, et leur offrirent même de leur céder l'île de Balouan pour y fonder un

nouveau poste. Peut-être aurait-on dû essayer cette colonisation nouvelle chez un peuple qui a le sentiment des choses commerciales, et qui possède déjà des notions assez avancées sur la navigation et sur la géographie. Une jonque de cinq cents tonneaux a été construite à Bornéo avec les magnifiques bois que produit cette île.

Les principaux districts en allant du N. au S. sont :

1<sup>o</sup>. Les États du sultan de SAMBAS, dont la partie septentrionale, au-delà de *Tanjong-Dati* (cap Dati), est occupée par quelques princes indépendans et pirates. Dans l'intérieur, se trouvent les cantons à mines de Semini et de Lara. La capitale de ce district est Sambas, à quinze lieues dans les terres et sur la rivière de ce nom. On y voit un fort néerlandais.

2<sup>o</sup>. Les États de MUMPAWA qui s'étendent fort loin dans l'intérieur, et qui renferment les mines d'or de Mandor et de Montrado, les plus riches de toute l'Océanie. Le district de Montrado ou Montradok, au pied des monts Tradok, semble être entièrement peuplé de Chinois, qui ne permettent même pas aux Malais d'y prendre terre et de s'y fixer. Cette colonie chinoise fut fondée, dit-on, il y a deux siècles, par des navigateurs que la tempête avait jetés sur cette côte. Peu nombreux d'abord, ces naufragés vécurent esclaves et pauvres; puis renforcés peu à peu de tous les aventuriers que la fortune amenait sur ce point, ils formèrent un noyau respectable, qui parvint, à force d'industrie et de ruses, à conquérir une sorte d'indépendance. Aujourd'hui, cette indépendance est un fait acquis: ce pays appartient aux Chinois. Sa plus grande richesse consiste en mines d'or, qu'ils exploitent à l'aide des procédés usités dans l'Amérique méridionale. Ils barrent les ruisseaux de distance en distance; les hommes travaillent d'abord, puis les femmes, ensuite les enfans les plus âgés, et enfin les plus jeunes, qui ramassent ce qui a pu échapper aux investigations antérieures. Ce travail des mines anoblit presque ceux qui l'exercent. Les mineurs constituent, dans la colonie chinoise, une espèce d'aristocratie: les nouveaux venus n'y sont pas admis d'emblée; il faut qu'ils soient auparavant soldats ou détaillans. Les principaux ports par lesquels cette colonie écoule ses produits, sont ceux de Sillaca et de Soungy-Raïas. C'est à l'un d'eux qu'on aborde ordinairement, quand on veut se rendre à Montradok. Par un chemin tracé au milieu d'une campagne délicieuse et toute arrosée, chemin garni de redoutes qui servent à la fois de défense et de dépôt de minerai, on arrive à la ville de Montradok, assise au

milieu d'une plaine, dans un site délicieux. Les maisons en sont bâties dans le goût chinois. Divisée en bazars ou quartiers, cette ville a trois milles de long et près d'un demi-mille de large; elle contient une population douce, laborieuse et paisible. Ce petit royaume, dont Montradok est la capitale, prendra sans doute de l'accroissement, et il ne serait pas impossible que Bornéo tombât un jour tout entier au pouvoir de ces créoles chinois.

La côte N. O. compte encore :

3°. Le royaume de PONTIANAK, fondé en 1770 par un Arabe nommé Abdoul-Rahman, qui traita vers ce temps avec la Compagnie hollandaise, et qui, assisté par elle, agrandit ses Etats aux dépens de ceux de ses voisins. Il envahit le territoire du sultan de Matan, ravagea la ville de Succadana, et donna en fief à son fils Kassim le pays de Mumpawa. Kassim, devenu roi à son tour en 1808, eut à lutter contre les envahissemens des Chinois qui, organisés en *kong-sies* (sociétés), devinrent si redoutables, qu'il fallut de nouveau invoquer contre eux l'intervention hollandaise. La capitale de ce royaume, Pontianak, est située près de l'embouchure du fleuve qui porte le même nom : elle a, dit-on, 3,000 habitans.

4°. Le pays de LANDAK et celui de SANGOU, situés à l'E. de celui que nous venons de citer. Le pays de Landak est renommé par ses diamans, au nombre desquels on cite celui du sultan de Matan, qui pèse brut 367 karats, et pourrait, poli et taillé, en peser encore 183.

5°. Le pays de SIMPANG, appartenant à un *pam-bahan* (prince), vassal de Matan.

6°. Les Etats de MATAN, ou l'ancien empire de Succadana, long-temps occupé par des princes d'origine javanaise, tous feudataires des rois de Bantam. La capitale de cet Etat est située dans l'intérieur, sur les bords du Katappan : c'est l'ancienne Succadana, fort connue par son commerce étendu et les relations que s'y étaient créées la Compagnie hollandaise, dans les premiers temps de son existence.

7°. Le territoire du prince de KANDAWAGAN, autre vassal du sultan de Matan.

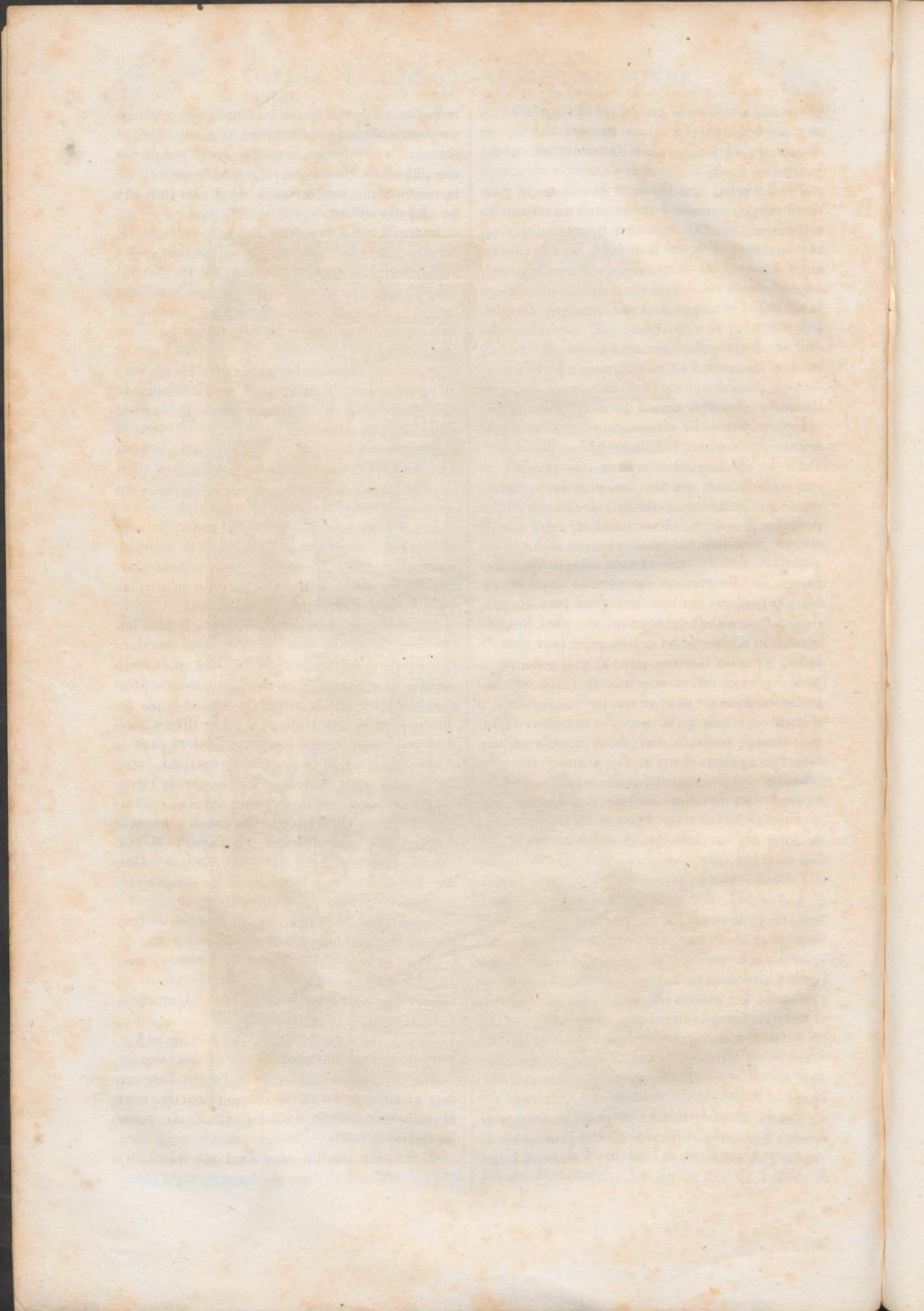
Les divers pays dont on vient de donner la géographie touchent au territoire des Dayaks, peuplades indépendantes ou vassales des princes cités. Ils composent ce qu'on nomme la résidence du N. O. qui est supposée s'étendre depuis Ayer-Hittam regardé comme la limite méridionale des terres de Matan, jusqu'à Palo, limite septentrionale de ceux de Sambas. D'après

une carte du pays dressée par l'infortuné major Muller, la contrée est généralement basse, le Danao-Malaya ne s'élevant pas à 100 pieds au-dessus du niveau de la mer, même à quarante-cinq lieues de son embouchure. On n'y voit pas de chaîne de montagnes continue. A part quelques pics coniques et des collines isolées, le terrain est un plateau d'alluvions traversé par des cours d'eau qui ont tous des barres à leurs embouchures. Le seul lac qu'on y connaisse est celui de Danao-Malaya, situé par 1° 5' lat. N. et 114° 20' long. E., visité pour la première fois par des Européens en septembre 1823. Sa longueur est de huit lieues, sa largeur de quatre; sa profondeur, dans quelques endroits, de dix-huit pieds. Dans ce bassin s'élèvent plusieurs îles, dont l'une fut nommée Van-der-Capellen.

Les mines du canton de Landak sont, comme on l'a dit, la principale richesse du pays. L'areng, ou conglomérat, est une sorte de terre jaunâtre, graveleuse, mêlée de cailloux. On la rencontre à des profondeurs diverses; la plus grande à 60 pieds. Pour cette exploitation, les mineurs creusent un puits d'un ou deux pieds de diamètre. Parvenus à l'areng qui a deux ou trois pieds d'épaisseur, ils y font des excavations qui s'étendent à sept ou huit pieds et enlèvent l'areng à l'aide de petits paniers en bambous. La recherche des diamans se fait par une méthode tout aussi simple. De petites auges circulaires (doulans) convergeant vers le centre sont presque entièrement remplies d'areng. L'ouvrier assis dans la rivière plonge le doulan et remue l'areng avec la main, jusqu'à ce que les particules terreuses commencent à s'en séparer; après quoi, le doulan est ramené à la surface de la rivière où on lui imprime un mouvement de rotation jusqu'à ce que l'eau se sature complètement des matières vaseuses. Quand il ne reste plus au fond que des cailloux, on les trie et on les reconnaît. Les Chinois, plus intelligens que les Dayaks, pratiquent un barrage dans les rivières et font évacuer l'eau chargée de terre à l'aide de vanes. Les diamans les plus beaux que l'on trouve à l'aide de ces procédés pèsent trente-six karats. Les petites pierres sont vendues à Pontianak; les grosses, qui ne trouveraient pas d'acheteurs, sont expédiées à Batavia. Il paraît que, dans les dernières années, la quantité de pierres recueillies a considérablement diminué. L'or continue en revanche à se trouver en abondance. On le rencontre aussi dans l'areng. L'or de Simpang, de Sangou et de Landak, est le plus pur; ensuite vient celui de Mentehari et de Mandor; puis celui de Montradok. Le fer se tire de Djellé; il



*3. Panorama von der Küste von Malabar.*



est de qualité supérieure. Les autres objets d'exportation de la côte N. O. de Bornéo sont la cire, les bésards, la viande de cerf séchée, les cornes de cerf, les nids d'oiseaux en petite quantité.

Les Dayaks, qui forment la classe la plus nombreuse de cette population, peuvent être estimés à 200,000 individus. Leur costume est le même que celui des Bornéens. Des grains de verroterie et des morceaux de laiton leur servent d'ornemens. Le sel est pour eux un aliment recherché; le tabac, une passion. Les Dayaks, presque toujours paisibles, ont cependant des mœurs en apparence féroces: ils les doivent au point d'honneur existant chez eux et qui consiste à posséder, comme ornemens de leurs demeures, le plus grand nombre possible de crânes humains. Ils se les procurent en égorgeant des individus d'une tribu différente. Dans le nombre, les crânes des femmes et des enfans sont réputés les plus honorables, parce que les hommes ont dû faire plus d'efforts pour les défendre. Cette passion, cette soif de crânes humains, compose presque toute la vie guerrière des Dayaks. Ils ne rêvent que surprises de villages, qu'embuscades dans les forêts. Quand ces moyens trompent leur attente, ils se joignent aux forbans malais, avec la seule condition d'obtenir les crânes pour leur part du butin. Plus un homme, dans sa vie, a coupé de têtes, plus il est respectable et respecté: un jeune homme ne peut se marier que lorsqu'il a décollé au moins un ennemi, et le cadavre d'un personnage éminent n'est enterré qu'avec une tête fraîchement coupée. De grandes démonstrations de joie accueillent les expéditions heureuses. Les femmes saisissent les têtes saignantes, entrent dans l'eau et se frottent avec le sang qui en découle. Cinquante crânes humains autour d'une case, voilà le plus beau titre de noblesse qui se puisse obtenir.

On conçoit que, dans cet état d'alerte presque constant, les villages soient fortifiés aussi bien que possible. Pour les défendre, les Dayaks élèvent des *beinting* ou retranchemens. La façade de la maison se compose d'une espèce de *verandah* ou galerie qui sert à communiquer de l'une à l'autre case. Bâties sur des pieux, ces cases n'ont pour entrée qu'une porte ouverte sur une échelle qu'on retire le soir. Elles sont groupées par six ou sept, la maison du plus ancien occupant le milieu.

Quand deux tribus long-temps ennemies signent une trêve, chacune d'elles fournit un esclave qui doit être égorgé par l'autre. Le chef

frappe lui-même la victime au milieu de la poitrine, et la tribu entière imitant cet exemple, à l'instant même le cadavre est criblé de coups. Outre ce sacrifice, il y a encore entre peuplades des échanges de vivres, de poudre d'or, de jarres de Siam, fort estimées, et qui servent aux oracles des devins.

La principale tribu des Dayaks est celle des Kayans, dont le chef-lieu Segao est éloigné de vingt-cinq journées de distance de Pontianak. Les Dayaks de cette résidence parlent sept dialectes différens. Leur religion ne paraît consister qu'en une sorte de vénération pour les cerfs.

Après les Dayaks, la race la plus nombreuse est celle des Chino-Bornéens, qui doit aller au chiffre de 100,000. Cette race croisée de Chinois et de Dayaks est connue dans le détroit sous le nom d'Orang-Khé. On a vu ce qu'ils étaient dans leur résidence de Montradok. Il faut ajouter que leurs costumes, faits à la chinoise, sont de grosses toiles bleues et blanches.

Les Malais montent à 60,000 ames; ils sont bûcherons, mineurs ou marins. Les Boughis sont au nombre de 5,000, presque tous marchands ou navigateurs. On compte aussi quelques Arabes et quelques Hindous.

Après la résidence de Pontianak, la plus importante de toutes pour le commerce néerlandais, il reste à citer la résidence des côtes méridionale et occidentale ou de BANJERMASSING, formée par les Etats du sultan de ce nom et par les districts cédés aux Hollandais. Les divers pays dont cette résidence se compose sont le pays de KOMAAY le long de la rivière de ce nom, ceux de PAMBOUAN, de MANDAWA, le GRAND et le PETIT-DAYAK, et la presqu'île S. E. de Bornéo, connue sous le nom de TANAH-LAUT. Dans l'intérieur sont encore les districts de TATAS, MARTA-POURA, KARANG-INTANG, DOUKOU-KANANG, DOUKOU-KIRIE, ainsi que le DOUSOEN qui semble être un nom générique des pays d'intérieur.

Le royaume de COTTI, voisin de celui de Banjermassing, semble obéir à un sultan malais, qui a fait de sa capitale une aire de forbans, aussi terrible pour les mers malaises que l'était autrefois Alger pour la Méditerranée. Il imite en cela son voisin le sultan de Soulou, chef de pirates non moins redoutables. Ce sultan de Soulou possède sur Bornéo plusieurs villes littorales comme MALLOUNDOU, ABAY et TALAPAN. Des renseignemens plus récents attribuent pourtant toute la partie occidentale de ce territoire au sultan de Bornéo.

Telles sont les données confuses que l'on a

sur Bornéo. Rien de tout cela n'est complet ni sans doute exact, tant sous le point de vue géographique que sous l'aspect ethnologique. Plusieurs races sont mal connues; d'autres, comme celles des Dayaks, font double emploi. Voici, du reste, comment un voyageur moderne a établi cette division ethnographique : « Les aborigènes de l'intérieur, dit M. de Rienzi, ont reçu plusieurs noms : celui de Dayaks au S. et à l'O.; d'Idaans au N., et de Tidouns dans la partie orientale; mais tous appartiennent à la race primitive des Alforèses (Harfours). Ceux-ci sont indigènes de la plupart des îles de la Malaisie et de l'Australie, et on les trouve quelquefois mêlés avec les Papous ou noirs océaniens. Mais les Alforèses sont moins noirs et surpassent les Papous en force, en intelligence, en vivacité. Les Dayaks sont cultivateurs, mineurs, négocians. Leurs formes corporelles sont supérieures à celles des Malais. Ils adorent *Deonata* (l'ouvrier du monde) et les mânes de leurs ancêtres; ils professent la plus grande vénération pour certains oiseaux qui leur servent d'augures, ainsi que la plupart des habitans de la Polynésie. Après eux, il faut nommer les Biadjous et surtout ceux qui habitent la côte N. O., et enfin les Tidouns qui vivent dans l'état sauvage. Dans la partie N. E. de l'île, ce sont d'intrépides marins; ils se livrent à la piraterie, et quelques-uns sont anthropophages. Au S. de la sultanie de Bornéo sont encore les tribus sauvages des Kayans, des Dousouns, des Marouts. Enfin il existe dans cette grande région, foyer de races diverses, une variété de Biadjous qui parcourent Célèbes, Bornéo et les Philippines, et qui sont un mélange de différens peuples, tels que les Chinois aux cheveux longs et plats et aux yeux obliques; les Japonais sans barbe et les Macassars aux dents noires et luisantes. » Voilà quels renseignemens incomplets on possède aujourd'hui sur Bornéo. Il faut les reproduire avec cette réserve qui s'attache toujours aux choses conjecturales, et attendre que la géographie nous ait révélé sur l'intérieur de cette vaste contrée autre chose que des hypothèses.

## CHAPITRE XXVII.

MALAISIE. — JAVA.

Notre brick voyageur eut bientôt laissé loin de lui et Bornéo et l'embouchure du Banjermassing. Le 2 octobre, par une fraîche brise de S. O., il ouvrit ses voiles, et glissa sur ce calme bassin que l'on nomme la mer de Java, véritable chenal entouré de hautes terres. Pendant deux jours,

le vent continua en mollissant, jusqu'à ce que l'abri des hautes terres nous eût envoyé du calme. Enchaînés pendant quelques jours sur ce lac stagnant, nous n'aperçûmes Carimon-Java que le 10, et le 12, après avoir doublé la pointe de Caravan, nous jetions l'ancre dans la vaste rade de Batavia. *Le Siva* mouilla d'abord au large, après avoir envoyé au gouverneur-général les dépêches qu'il avait recueillies sur sa route; puis ayant reçu l'ordre de venir prendre son poste dans la rade, il se rapprocha davantage de cette forêt de mâts qui se dressait dans le lointain.

Vue de la rade, Batavia offrait dans le lointain la chaîne montueuse à laquelle elle est adossée, chaîne basse toute couverte d'une végétation active et belle; puis, sur un plan plus rapproché, quelques maisons de plaisance groupées à droite et à gauche de la ville, demeures charmantes, entourées de quinconces et de vergers; enfin, sur le premier plan, la ville elle-même presque noyée dans cette grève plate, ne montrant que ses milliers de toits et les arbres élevés de ses jardins. Plus près encore du *Siva* qui venait de jeter son ancre, quelques îlots se montraient comme des bouquets verts, tandis que la rade laissait apercevoir ses navires, et qu'une foule de barques glissaient dans son vaste demi-cercle, se rendant d'un port à l'autre.

Parmi ces îles, il en est qui sont inhabitées aujourd'hui; mais presque toutes avaient été utilisées jadis par l'ancienne Compagnie des Indes. Elles contenaient des chantiers, des magasins, des hôpitaux ou des ateliers. La principale est Onrust, ou en malais *Poulo-Kappal*, située à trois lieues au N. O. de la ville. Son importance a duré jusqu'au temps de l'occupation anglaise. Prévoyant bien que leur conquête serait précaire, les Anglais détruisirent les travaux de cette île; ils démantelèrent cette tête avancée de la rade. Des chantiers magnifiques où des vaisseaux pouvaient être carenés, des magasins immenses, des greniers de réserve qui pouvaient contenir deux mille koyangs de riz, de fort belles habitations pour les employés, deux moulins et une église, tout fut détruit alors, tout fut mis hors d'état de service. Pourtant, en 1823, Onrust a commencé à renaître de ses cendres; mais une restauration complète sera une chose difficile, longue et coûteuse.

Après l'île d'Onrust, vient l'île d'Edam, ou *Poulo-Dammer*, qui dut ce nom malais à son phare aujourd'hui sans feu. Ensuite paraissent l'île de Purmerend, ou *Poulo-Sakit*, dont on avait fait un hôpital de lépreux; enfin un peu